

# La symphonie inachevée

par Pierre de Coubertin ©

Nous sommes en 1936. Il y a cinquante ans que mon existence s'est fixée du côté de la réforme pédagogique en laquelle je commençais d'apercevoir la nécessité primordiale et essentielle de mon temps. Renonçant définitivement à tout ce qui avait pu me séduire dans d'autres carrières je m'orientai dès lors de ce côté exclusif. Or l'œuvre n'est point achevée. Je suis dans mon soixante-quatorzième hiver, de grands tracas et de grands chagrins ayant obscurci la fin de ma vie, mes forces cérébrales risquent de faiblir. C'est pourquoi interrompant le cours régulier que j'aurais voulu donner à mes mémoires j'intercale ici le cinquième et dernier de ces petits volumes alors que le quatrième et même le troisième ne sont encore qu'échaudés. Le premier, intitulé « Souvenirs d'enfance et de jeunesse », est depuis longtemps terminé mais non imprimé. Le second, « Mémoires Olympiques », a paru dès 1932 alors que les Jeux de la Xe Olympiade se célébraient à Los Angeles. Le troisième doit s'appeler « Politique, expérience et propagande nationale »; il traite de sujets différents. Sans doute est-ce l'amitié de Th. Delcassé qui lui donnera quelque intérêt, c'est-à-dire l'amitié d'un homme que j'aimais et admirais fort et avec lequel j'aimais beaucoup causer sans que nous fussions d'accord car je voyais l'Europe et les intérêts de la France tout autrement que lui. Enfin le quatrième que j'ai appelé « La victoire sans tête », décrit la guerre — et surtout la paix — telles que je les ai cru voir.

On pensera peut-être que j'ai le goût des appellations fantaisistes de vouloir baptiser ce dernier volume « La symphonie inachevée ». Il me rappelle m'en être expliqué dans une conférence faite au Polytechnicum de Zurich le 1er novembre 1935. Tout être humain, disais-je, fait partie du grand orchestre de l'humanité. La plupart, il est vrai, y tiennent le rôle le plus modeste. Tous dans le nombre ne réussissent pas à s'y caser; certains n'arrivent jamais à trouver leur pupitre. Privilégiés sont ceux auxquels le destin accorda de composer eux-mêmes des morceaux. Plus rares encore sont ceux qui sont admis à les faire exécuter de leur vivant. Je sais qu'on me range parmi ceux-là à cause du Néo-Olympisme dont la montée ininterrompue a paru soulever beaucoup d'étonnement. On l'avait accueilli d'abord avec des sourires, puis de l'ironie, puis du mécontentement et de l'hostilité. Et rien n'a pu l'ébranler, pas même quatre années de guerre mondiale qu'il a traversées sans péril.

Mais l'Olympisme ne représente qu'une partie de mon entreprise, la moitié à peu près. Donc ma « symphonie » pédagogique se compose d'une partie achevée et d'une autre qui ne l'est point. Tout naturellement c'est à celle-ci que je vais surtout m'attacher dans les pages qui suivent.

Elles auront de grands vices de forme et sans doute aussi de fond. Le temps va me manquer pour réfléchir suffisamment au fond, et la force cérébrale pour polir



convenablement la forme. Mais ce qui me préoccupe avant tout c'est de me susciter des continuateurs qui reprennent et poursuivent l'œuvre entreprise. Voilà à mes yeux le point important. Qu'on excuse donc ce qu'il y aura de décousu dans ces notes de redites et de répétitions aussi. Que ma pensée puisse être claire, c'est ce dont je me préoccupe avant tout.

Non, vraiment je ne souhaiterais point d'avoir vécu une période d'histoire aussi remplie, aussi diverse, aussi puissante que celle dont j'ai été le témoin et à certains égards l'acteur. Mon plus vieux souvenir de vie publique remonte à Napoléon III et

à l'Exposition Universelle de 1867; et voici que sur le seuil de la célébration de la onzième des Olympiades (1936) dont j'ai restitué le cours se montre cette étrange figure d'Adolphe Hitler, l'une des plus curieuses et des plus inattendues que j'aie rencontrées en étudiant l'histoire.

Jusqu'au bout, l'histoire universelle dont j'avais, dès le collège, la passion, est demeurée associée à ma pensée et à mes réflexions et je n'ai jamais cru qu'on pût se passer d'elle si l'on voulait saisir les ensembles de la vie collective. Elle n'a pas été pour moi seulement une source constante de lumière mais la véritable consolatrice aux heures douloureuses.

Des esprits favorables qui ont bien voulu s'intéresser à mes travaux les aperçoivent en deux séries distinctes et successives — et d'autant mieux que les procédés auxquels j'ai eu recours ont été très différents. L'athlétisme — et surtout l'olympisme, son couronnement — ont été de ma part l'objet d'un développement un peu bruyant — voire même si vous voulez bluffeur et tapageur. Il le fallait ainsi. La réforme de l'enseignement, au contraire, a été l'objet d'études lentes, silencieuses, fractionnées, longuement réfléchies. L'olympisme s'est promené à travers le monde en forme de dirigeable rutilant; la réforme de l'enseignement a emprunté des manières de taupes: ce sont de vraies taupinières qu'elle a creusées ça et là. Mais il y a ceci qui les rapproche: qu'il se soit agi d'entraînement musculaire ou de redressement cérébral, l'effort a toujours été délimité nettement et localisé, si je puis dire. L'insupportable logique française incitait mes amis à me dire: vous travaillez pour l'adolescent, pour le garçon... qu'allez-vous faire pour l'enfant, pour la jeune fille?... Eh bien, rien du tout. Ils ne sont pas mes agents. La réforme que je poursuis n'est pas au service de la grammaire ou de l'hygiène. C'est une *réforme sociale ou plutôt c'est le soubassement d'une ère nouvelle que je vois venir et qui n'aura de valeur et de force que si elle est assise d'aplomb sur le principe d'une éducation renouée.*

C'est d'instinct que j'apercevais les choses ainsi, il y a un demi-siècle. 1886 fut l'année de mes plus longs séjours d'observateurs dans les universités anglaises. Je considérais, j'écoutais mais je parlais peu. Que me faisaient les statistiques et autres documents? L'Angleterre pas plus que la France d'alors ne regardaient loin. L'Allemagne non plus. L'Italie moins encore. Toutes les nations de cette fin du XIXe siècle, travaillaient sur de l'immédiat, poursuivaient des buts pratiques et spéciaux, sagaces d'ailleurs, et raisonnables. Aucune ne s'avisait de la nécessité d'une « rénovation » quelconque. Seuls en religion, quelques groupements mystiques et exaltés y songeaient ou bien des adeptes d'une refonte sociale, d'une organisation des rouages sociaux, et cela, à ce moment, était encore une simple utopie.

Qu'un temps dût venir où une pareille utopie se trouverait réalisable, pourquoi non? Je prenais déjà un intérêt extrême à noter les signes épars d'une évolution qui semblait bien devoir s'effectuer dans ce sens mais avec une extrême lenteur. En tous cas cette évolution supposait une réforme préalable de l'éducation populaire, la création d'un néo-encyclopédisme, des programmes élargis, des méthodes simplifiées...

*Personne n'y voulait songer.*

*P. de C.*